

LE MARCHAND ET LA FILLE DU ROI

G. Massignon - Contes Corses

Une fois, il était un marchand, qui tenait un grand magasin ; et il avait huit commis, ce grand négociant, n'est-ce pas ! Un beau jour, c'était la fin du mois, il devait régler ses comptes, et voilà qu'il n'arrivait pas à faire son compte, ce jour-là ! Une demoiselle venait d'entrer dans le magasin ; elle le regarde, et lui dit :

— Eh bien ! si vous voulez, en dix minutes, je vous règle tout !

— Oh oui ! volontiers ! dit le marchand.

Elle s'y est mise, la demoiselle, et en dix minutes, elle a tout réglé. Alors le marchand a mis à la porte les commis, et puis il a gardé la demoiselle.

Voilà qu'il l'a épousée, bien entendu.

Ce grand monsieur, ce négociant avait un bateau à lui, et il allait charger des marchandises un peu partout, en Afrique, en Algérie peut-être ; il lui fallait chaque fois un mois de voyage. Et lorsqu'il partait, ce négociant, il était accompagné au quai par la musique. Lorsqu'il arrivait, c'était la même chose.

Enfin, il s'est trouvé qu'il n'avait plus beaucoup de marchandises dans son magasin ; il part, n'est-ce pas, accompagné au quai par la musique.

Pendant ce temps-là, un capitaine qui fréquentait le magasin, s'enfuit avec la femme du marchand... vous comprenez ! Enfin, ils ont vendu tout ce qu'ils ont pu, et ils ont emporté le reste.

Voilà qu'au bout d'un mois le négociant revient... et tout en accostant au quai, il s'aperçoit que la musique ne vient pas l'accueillir.

— Il y a du nouveau chez moi ! se dit-il.

Enfin, il accoste quand même... personne n'était là ; il arrive là-haut : le magasin était fermé. Alors, il demande ce qui s'est passé... on lui dit :

— Votre femme ? elle est partie avec un capitaine (un capitaine du 5^e Tirailleurs Sénégalais, si vous voulez) !

Ah ! alors, le marchand était désespéré, bien entendu ! Il a fait rentrer toute les marchandises qu'il avait apportées, et puis il ferme le magasin, et il s'en va. Il se met en route, il arrive sur une plage, il s'assoit sur une pierre en pleurant, n'est-ce pas ! Voilà une petite vieille qui se présente... elle lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez, mon pauvre homme, à pleurer ainsi, sur la plage ?

(La vieille savait déjà tout ce qui se passait, vous l'avez deviné !) Il dit :

— Que voulez-vous que je fasse ? voilà, dit-il, ce qui vient de m'arriver.

— Oh ! dit-elle, je sais tout ! Eh bien ! je vais vous dire que votre femme est partie avec le capitaine à tel régiment, n'est-ce pas ! Vous allez vous engager dans ce régiment ; mais faites bien attention : du jour où le capitaine va passer l'inspection, il y aura sa femme qui va vous reconnaître. On vous mettra en prison ; au bout de huit jours, vous serez fusillé. Voilà une rose : je vous donne cette rose, que voici. Or dans cette prison, il y aura un soldat qui fait toujours de la prison, c'est un ivrogne, et il chique beaucoup : on l'appelle Père-la-chique. Vous confierez tout à cet homme-là, et vous lui donnerez cette rose, en lui disant qu'il remarque bien où ils vont vous enterrer ; et vous lui direz qu'après il vienne avec une pelle, une pioche, un marteau ! En donnant un coup de pioche, la terre va partir, toute !... au deuxième coup de pioche, la bière va se lever... au troisième coup de pioche, la bière va se briser ; et il va vous découvrir du linceul où on vous aura enveloppé (ici, on ne les habille pas, les morts, on les met dans

un drap de lit¹¹⁹) ; il vous passera cette rose trois fois sous le nez. Vous allez vous réveiller, en disant : « Quel long somme j'ai fait ! »

Bon ! ça va très bien ! Voilà que le marchand s'engage dans ce régiment. Après huit ou dix jours, le capitaine les appelle sur la route, il sonne le rassemblement, et les fait mettre en ligne déployée, et il passe l'inspection ; et il y avait sa femme à côté de lui ! Le capitaine ne connaissait pas le marchand, n'est-ce pas ! mais sa femme l'a bien reconnu.

Le capitaine a dit :

— Rompez vos rangs !

Et puis il s'en va avec sa femme dans sa chambre, et elle lui dit :

— Fais bien attention ! il y a mon mari parmi les soldats.

— Il y a ton mari ici ?

— Mais oui, je vais te le montrer... il est ici pour nous tuer tous les deux !

— Eh bien !

Alors, quatre ou cinq jours après, il fait encore l'inspection, et elle lui montre le marchand (son mari).

Ensuite, elle dit au capitaine :

— Mais... comment allons-nous faire pour nous débarrasser de lui ?

— Eh bien ! a dit le capitaine : nous allons faire une grande fête, un grand dîner, un grand souper, et nous allons inviter tout le monde. Je dirai à celui qui servira à table « Je te donne ma montre ; tout en servant, fais-la glisser dans la poche du nouveau soldat ».

Voilà leurs projets ! le pauvre marchand était innocent, et cela s'est passé ainsi, voyez-vous ! Tout en servant, le garçon fait glisser dans la poche du marchand la montre du capitaine ; et le pauvre ne s'en est pas aperçu. Lorsque tout le monde a fini de manger, le capitaine cherche sa montre dans sa poche, pour voir quelle heure il est.

— Oh ! il dit, on m'a volé ma montre, ici. Allez, faites la fouille.

Mais vous pensez, le garçon fouillait chez vous à peine, comme ça : il savait bien où elle était, la montre ! et il arrive au tour du marchand.

— Tenez ! voilà la montre.

Alors, le marchand cherche à se défendre :

— Mais moi, je n'ai pas volé de montre ! et ceci et cela...

— Mais vous avez la montre dans la poche. C'est vous qui l'avez volée !

On l'emmène en prison. Et puis, il y trouve le soldat qu'on appelait Père-la-chique. Alors, tout en étant en prison, il lui raconte tout ce qui devait arriver !

— Fais bien attention ! Ne te soûle pas. Tiens : je te donne cette rose, et tu feras comme je te dis, n'est-ce pas !

Père-la-chique écoutait : il n'était pas saouls en prison, puisqu'on ne lui donnait pas de vin !

Alors, le marchand, on l'a fusillé, bien entendu et on l'a enterré ; et en ce moment là, tout le monde était présent, même ceux qui étaient en prison, pour voir et pour accompagner le mort.

Il a bien remarqué, le Père-la-chique, et puis, au retour, on l'a mis encore en prison. Et il ne se souvenait plus... puis, un beau jour (il était sorti de prison), il se dit :

— Ah ! tiens ! on a fusillé mon camarade. Il faut que j'aie vu sa tombe.

Il arrive dans une auberge, et demande une pioche et un marteau ; et il dit :

— Donnez-moi une demie de vin !

Et il boit sa demie de vin, et il s'amène là où le marchand était enterré ; il arrive là-haut, et il donne un coup de pioche. Lorsqu'il a vu sauter toute la terre oh ! il se sauve en bas, perd sa casquette... il a eu peur !

Il arrive en bas, et demande à l'auberge :

— Donnez-moi encore une demie de vin !

Le patron dit :

— Mais vous venez de boire, maintenant. Qu'est-ce que vous avez eu ?

(Il était pris, le Père-la-chique, n'est-ce pas !)

Il boit encore la demie de vin, puis s'amène là-haut, et donne encore un coup de pioche : la bière se lève debout. Oh !... qu'il a eu peur encore. Il se sauve en bas, jusqu'à l'auberge, et dit :

— Donnez-moi encore une demie de vin !

Il avait déjà bu un litre et demi de vin... puis, il arrive là-haut.

— Maintenant, il faut que je fasse bien ce qu'il m'a dit !

(Mais il ne savait pas s'il pourrait le faire !)

Père-la-chique donne un coup de marteau sur la bière ; voilà que la bière se brise, et il voit l'homme enveloppé dans un drap ; il le découvre, et il lui passe la rose comme le marchand lui avait dit, trois fois... et voilà que son camarade se réveille !

— Ah ! il dit, c'est très bien. Quel long sommeil j'ai fait !

Il embrasse Père-la-chique, et puis il lui dit :

— Maintenant, ce n'est pas le moment de rester ici, à boire !

Le marchand quitte son camarade, et il se met en route ; il a parcouru bien du chemin, et il arrive sur une montagne, et il voit qu'il y avait un village en bas, où, à toutes les portes, on voyait un voile noir.

— Ah ! il dit, qu'est-ce ça va être, ici

Il arrive en bas, il entre dans une auberge, et demande à casser la croûte, enfin à manger et à boire ; et puis il s'informe :

— Pourquoi ces voiles noirs à toutes les portes ?

Alors, on lui a répondu :

— Vous savez : c'est la fille du roi qui est morte, et tous les soirs, il faut que quelqu'un monte la veiller ; et le lendemain matin, on les trouve morts ; plus personne ne revient ici. Vous voyez, ce soir, il reste juste une jeune fille ; c'est à elle de monter, et puis, plus personne ne restera ici.

Alors, le marchand dit :

— Allez dire au roi que ce soir, c'est moi qui vais monter !

Voilà que la jeune fille l'a embrassé, bien entendu, parce qu'il lui avait sauvé la vie.

— Oui, Mademoiselle, c'est moi qui monte ce soir ; ne vous inquiétez de rien. Allez dire au roi qu'il me donne à manger, qu'il me donne à boire, et puis moi, je monte là-haut, et je veillerai la morte.

Voilà... le marchand n'a pas été lui-même trouver le roi ; mais le roi a été très content de ce qu'il a proposé, et il lui a envoyé ce qu'il fallait pour manger, pour boire et pour fumer. Et l'homme est monté là-haut sur le soir ; il se promenait

tout le long de l'église. Voilà que la vieille arrive, la vieille qu'il avait vue sur la plage, et qui lui avait donné la rose...

— Ah ! te voilà ici. maintenant ? Ah ! c'est très bien ! (elle a été contente, la vieille). Mais fais bien attention à ce que je te dis ! Tu sais bien que moi je sais tout ! Tout ceux qui sont venus pour veiller la morte, le lendemain matin, on les a trouvés morts ; d'autres personnes ont dû monter les prendre, morts, en procession ! Eh bien ! fais bien attention : n'aie pas peur ! La morte, dans la nuit, elle sort au milieu de l'église, elle sort... tu vas voir qu'elle casse tout ! Elle regarde partout : tu n'as qu'à te mettre dans le baptistère (vous savez, là où on baptise) ; elle regardera partout, mais là, elle ne regardera pas. Lorsqu'elle aura fait son tour, elle s'enfilera encore dans le souterrain : tu peux sortir, tu te promèneras.

— Eh bien, ça va !

(Il n'avait pas peur, cet homme, en l'écoutant et il a fait ainsi.)

La vieille a disparu. Il est resté seul à veiller ; à minuit, il a vu sortir la morte, elle jetait du feu par le nez, par les dents, et elle voulait casser tout !

— Il y a des gens ici ! dit-elle.

Elle a fouillé partout, elle renversait les chaises, tout ce qu'elle trouvait... mais elle n'a pas regardé le baptistère. Et elle s'est enfilée, encore, dans le souterrain.

Voilà que le marchand, il sort d'où il était caché ; et puis il se promène, il mange, et il boit.

Le matin, voilà que la procession s'amenait en chantant, avec le curé, pour prendre le mort (on croyait qu'il était mort, lui !).

Et il riait ! il dit :

— Mais vous êtes fous, dans ce pays !

Oh ! ils ont été étonnés de voir que tout le monde était mort, après avoir passé la nuit là-haut, tandis que lui était vivant !

Tout le monde va raconter cela au roi ; après, le marchand est descendu, mais il n'est pas allé chez le roi ; il est allé comme d'habitude dans l'auberge où il était déjà entré la veille. Alors, le roi l'envoie chercher, et lui demande des explications ; mais l'autre ne lui a pas raconté comment ça s'était passé.

— Eh bien ! il dit, ce soir, je monte encore veiller la morte.

Ah ! vous savez, tous les gens du pays, ils étaient très contents !

— Donnez-moi comme d'habitude à manger et à boire, et puis ce soir je monte encore.

Et comment ça s'est-il passé ? Eh bien ! le soir, il monte encore, et il se promenait ; voilà la vieille qui arrive, elle dit :

— Alors, ça s'est-il bien passé ?

— Oui, ça s'est très bien passé, ma petite vieille !

— Oui, mais... ce soir, fais attention ! Elle regardera où tu étais hier soir. Tu te mettras là-haut, où il y a les cloches. Elle regardera partout, mais là-haut, elle ne regardera pas ; elle fera comme elle a fait la première fois : elle fera son tour, elle cassera tout... au dernier moment, elle ira voir où tu étais hier soir. Elle ne te trouvera pas ; et elle s'enfilera encore dans le souterrain.

— Bien.

Et il a fait ainsi.

A minuit, voilà que la morte sort encore, tout habillée en blanc ; elle faisait encore pis que la première soirée, renversait tout, puis au dernier moment, elle va voir où il était le soir avant ; et puis elle s'enfile encore dans le souterrain.

Et lui, il descend d'entre les cloches, là-haut, vous savez, du clocher, et il se promène encore.

Le matin, voilà de nouveau la procession qui montait : on aurait cru qu'il était mort, après une deuxième nuit, et lui, il riait !

Enfin, on va raconter cela au roi.

— C'est extraordinaire, il dit, tout le monde est mort, et celui-là alors, c'est un saint, ou savoir ce que c'est, enfin !

Le marchand descend, et il s'amène chez le roi, bien sûr ! Vous savez le roi a été content ; mais c'est après qu'il a été encore plus content, n'est-ce pas ! Le marchand a mangé et bu à l'auberge, il était content lui aussi ; puis il dit :

— Ce soir, je monte encore.

C'était la dernière soirée. Alors, le marchand dit au roi :

— Donnez-moi à manger comme d'habitude, bien entendu puis donnez-moi de bons cigares pour fumer, parce qu'il fait froid là-haut, et moi je me promène pendant la nuit.

Ça fait que le soir, il est monté. Voilà la vieille qui arrive encore.

— Ça s'est-il bien passé hier soir ?

— Oui !

— Mais fais encore attention ! ce soir, elle regardera là-haut, dans le clocher, lorsqu'elle sortira ! Toi, tu te mettras dessus l'autel, cette fois-ci, là où elle ne regardera pas ; et tu verras : quand elle aura fait son tour, au dernier moment, elle va regarder là-haut, dans le clocher, elle va descendre, elle s'arrêtera au milieu de l'église. Toi, tu descendras, tu la prends par la main, et tu l'embrasses. Elle te répondra :

— C'est toi qui m'as sauvé, et c'est toi qui va être mon mari.

Et voilà comment ça s'est passé... voilà que minuit approchait... à onze heures et demi, le marchand entre dans l'église, et il monte sur l'autel, comme prévu ! A minuit précise, voilà que la morte sort ; elle fouillait partout comme je vous dis, elle s'en va voir là-haut : elle ne trouve personne ; elle vient, elle s'arrête au milieu de l'église. Lui, il descend de l'autel. Elle était tout habillée en blanc, on l'avait habillé en blanc, la morte, bien entendu ! mais elle était jolie, très jolie ! c'était la fille du roi, mais étant la fille du roi, elle aurait pu être laide ! enfin ! on disait qu'elle était très jolie (moi je ne l'ai pas vue !)... Ça fait qu'il descend, et lui touche la main, puis l'embrasse... elle souriait, elle riait d'être sauvée, n'est-ce pas ! Elle lui dit :

— Eh bien ! c'est toi qui m'as sauvée ! c'est toi qui vas être mon mari.

Voilà que la procession s'amène encore, le matin ; et lui, il riait ! Lorsqu'ils ont vu qu'il se promenait avec la fille du roi, pensez si toute le monde était content ! Tout le monde se cassait le cou pour aller dire au roi que sa fille était vivante. Ah ! lorsque le roi l'a entendu dire !...

Le marchand, lui, ne se pressait pas pour descendre ; la demoiselle, il l'avait avec lui ; il dit :

— Maintenant, je suis content !

Et il s'amène chez le roi. Vous pensez, lorsque le roi a vu sa fille, s'il était content !... je ne vous en parle pas ! Il a fait tout ce qu'il devait faire ; et finalement, le marchand et la fille du roi se sont mariés tous les deux. Et comme le roi était vieux, il lui a donné la couronne : c'était lui qui commandait !

Maintenant, vous allez voir le sort du capitaine.

C'était le roi qui commandait toutes les troupes, n'est-ce pas ! Il dit :

— Eh bien ! maintenant, je m'en vais visiter un peu mes troupes.

Mais le régiment qui devait arriver, c'était celui où il y avait le capitaine et sa femme. Voilà que le roi passe l'inspection... tous les soldats... tous les gradés. Et puis, il a fait comme avait fait le capitaine : il a ordonné un grand repas, bien entendu, le soir, mais pour les officiers seulement. Mais faisons un pas en arrière : lorsque le roi a passé l'inspection, Père-la-chique, son camarade, était en prison ; alors, le roi a dit :

— Mais tout le monde n'est pas présent !...

Et vous savez, lorsque parle un roi, on l'écoute !

Mais alors, le capitaine (celui qui avait pris la femme du marchand) dit :

— Mais si, tout le monde est là !

— Moi je vous dis que tout le monde n'est pas ici ! Il en manque un !

— Oui ! dit-il, il en manque un, mais il est toujours saouïl : il ne fait que chiquer !...

— Allez me le prendre, et amenez-le moi ici !

Mais le capitaine avait honte d'aller chercher le Père-la-chique, qui était mal habillé. On l'a fait venir, et on l'a mis sur les rangs. Vous pensez, l'autre, il a cru d'être fusillé, en voyant le roi là. Enfin, le roi a visité tous ses soldats, et puis il a dit :

. _ Vous, rompez vos rang, et vous, restez ici (au Père-la-chique).

L'autre, il est resté en bas ; vous savez, il tremblait en lui-même. Oh !

— Allez ! rompez vos rangs !

Alors, il lui dit, en le prenant à part auprès de lui :

— N'aie pas peur, mon garçon ! Tu ne me reconnais plus maintenant que je suis habillé en roi. C'est celui que tu as sauvé avec la rose ! N'aie pas peur !

On a donné l'ordre au capitaine d'habiller Père-la-chique comme il faut. Et puis le roi dit :

— Avec lui, nous allons faire la même chose. Je vais faire préparer un grand repas pour les officiers, et toi, Père-la-chique, tu vas servir. Tiens ! va t'en acheter une livre d'erba *tabacca* (vous savez, le tabac corse). Et ma montre, tu la feras glisser dans la poche du capitaine ; et tu serviras, personne ne pourra rien te dire ; et tout en passant, tu prendras ta chique, et tu la renverseras sur la table. Ah ! il dit, le jus va tomber dans les plats, sauter dans les assiettes ! personne ne peut rien te dire ! Moi, dit le roi, je rirai !

Et voilà qu'ils ont fait ainsi. Le capitaine ne se doutait jamais que l'homme qu'il avait fait fusiller était le roi en ce moment... Alors, à un moment donné, vers onze heures, minuit, le roi regarde la table ; il dit :

— Vous avez bien mangé, ça sera bientôt l'heure d'aller se reposer.

Et il cherche à regarder sa montre.

— Eh ! il dit, on m'a volé ma montre ici ! Allez, Père-la-chique, fais la fouille !

Et il savait bien où il l'avait mise... il passe, et il la trouve chez le capitaine.

Alors l'autre disait :

— Mais, moi je n'ai pas pris cette montre, ce n'est pas moi qui l'ai prise !

Alors le roi le regarde, en disant :

— Moi non plus, je n'avais pas pris votre montre !

Alors, quand le capitaine et sa femme ont vu qu'il était devenu le roi...

— Eh bien ! maintenant, tous les autres officiers, rompez ! et vous deux, le capitaine et votre femme, restez ici.

Ah ! vous savez, quand c'est le roi qui parle !

Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? il a pris deux chevaux, il a attaché une jambe du capitaine et une jambe de sa femme à la queue d'un cheval, et leurs deux autres jambes à l'autre cheval. Alors, Père-la-chique a donné un coup de fouet, et ils sont partis, la moitié du capitaine et de la femme d'un côté, et l'autre moitié de l'autre côté, et les chevaux marchent encore, et je suis là, moi, à vous la raconter !...

Conte enregistré en français en mars 1959 par M. François Santini, facteur retraité, 63 ans, natif d'Olcani, canton de Nonza, dans le Cap Corse.